

## **LES DEUX SINGERIES DE GEORGE W. BUSH**

Divers grands médias ont poussé récemment un cri d'alarme : la race des grands singes est en voie d'extinction. On peut regretter que cette constatation ne s'applique pas à George Bush.

La comparaison ne vise pas seulement la taille de son cerveau. Elle porte sur le sens même du mot singer, qui signifie copier en ridiculisant, mimer de façon caricaturale et choquante. C'est ce que fait Bush. Il singe deux constituants essentiels de notre civilisation : la religion et la démocratie.

La religion est pour lui un étalage de bigoterie qui ne laisse rien échapper à la volonté divine. Sa sincérité personnelle n'est pas en cause : même les simples d'esprit ont des convictions. Ce qui fait tache, c'est son comportement qui emprisonne tout dans la main de Dieu. Depuis le choix de sa brosse à dents, sans doute en forme de croix, ou la prière qui béatifie la quête d'argent de sa campagne électorale, jusqu'aux décisions auréolées de sainteté qui engagent l'humanité, en passant par les crimes commis sur son ordre pour combattre Satan, la vie n'a de sens que si elle est conforme à la Bible.

On ne saurait imaginer de parodie plus exhibitionniste de la religion. Le malheur est qu'elle n'est pas que grotesque. Elle est effrayante. Car elle s'accompagne de la même osmose totalitaire entre foi et action qui répugnait chez les talibans : lois scélérates, justice bafouée, Etat policier, société muselée, appels à la guerre sainte, croisade contre le mal et mesures d'exception. Le tout justifié par la volonté de Dieu.

Cette perversion de la religion est inacceptable. Nous ne voulons pas de talibans, pas plus chrétiens que musulmans. Nous ne voulons pas d'une religion qui confond le culte et l'Etat. Nous refusons celle des islamistes, mais nous refusons aussi la copie puritaine qu'en fait Bush, dont le régime, sous prétexte de lutte anti-terroriste, tend à devenir le reflet dans le miroir du fondamentalisme de ses adversaires.

Ailleurs qu'aux USA, la chrétienté a compris la nécessité de la réserve dans la cohabitation politico-confessionnelle et s'y est plus ou moins résignée. Certes, les catholiques s'efforcent toujours de pousser leurs avantages, surtout avec un pape friand de parades spectaculaires à l'échelle de la planète ou, chez nous, une droite qui ne renonce pas à un cléricalisme sournois. Mais la publicité ou pressions ne sont pas violence. Le prosélytisme de Rome s'est plutôt rabattu sur une discrète persuasion héritée de plus d'un siècle d'expérience. Les protestants ne font leur guerre qu'en Irlande et les sionistes invoquent des raisons politiques et militaires de faire la leur seulement dans le Proche-Orient. Les orthodoxes suivent leur route avec une modération qui n'a rien d'envahissant. Dans l'ensemble la chrétienté, toutes variétés confondues, est peut-être hypocrite, mais elle s'est rendue compte que l'infiltration, ou l'exemple, sont plus efficaces que l'offensive. Bon gré mal gré, elle accepte la dif-

férence entre ce qui revient à César et ce qui revient à Dieu et elle met une prudente sourdine à son désir d'exercer un pouvoir temporel.

L'islam – tout au moins celui qui se manifeste avec passion – n'a ni ce principe, ni ces scrupules. Il ne sépare pas la terre du ciel, et il tient bruyamment à le faire savoir. Il défonce les portes partout où il le peut, réduisant à la passivité, par le terrorisme armé ou culturel, une majorité qui aimerait sans doute se faire moins remarquer, ou stimulant la haine par des démonstrations irritantes d'agressivité. C'est cet islam-là que pastiche Bush en hérissant la chrétienté des slogans obscurantistes de la croisade contre le mal. Ses prêches dans les églises font écho aux exhortations des mosquées. Il singe sa religion, comme les imams et les mollahs singent la leur, en la transformant en obligation existentielle imposée par des tueurs.

L'extrémisme chrétien retrouve d'ailleurs souvent l'intégrisme musulman dans la régression réactionnaire. "Les trois monothéismes – je dis bien les trois – professent fondamentalement, écrit Michel Onfray (Libération, 3 décembre 2003), une même détestation des femmes, des désirs, des pulsions, des passions, de la sexualité. Et de la liberté, de toutes les libertés, celles d'user de soi, de sa vie, de son corps sans en référer à une autorité cléricale." C'est aux empiètements militants inspirés par cette stérilisation et aux excès du zèle missionnaire de ses partisans, qu'il faut opposer le refus catégorique – et l'interdiction – de la moindre atteinte à la laïcité. On peut féliciter Chirac de l'avoir fait. Non pour empêcher les uns et les autres de pratiquer leurs confessions, mais au contraire pour qu'ils puissent les pratiquer en paix, dans l'intimité de leurs convictions, sans qu'elles soient déformées par une fureur sanglante qui répand le malheur ou des provocations publiques qui suscitent l'hostilité.

Deuxième volet. Bush ne singe pas seulement la religion. Il singe aussi la démocratie. Sa conception libérale d'un monde-marché, périodiquement conforté par une consultation électorale que manipulent les puissants, où le droit est écrasé par la force et la liberté est celle de la jungle, et qui se présente comme comme la fin heureuse de l'histoire, est elle aussi un leurre. Telle que Bush veut la propager mondialement, et telle que s'en réclame une partie de la gauche, elle est soit une naïve utopie, soit un calcul cynique. Utopie dans la mesure où elle est un luxe inaccessible pour des millions de gens qui vivent dans la misère ou meurent de faim ; calcul dans la mesure où elle n'est que l'étiquette d'une poussée impériale asservissant la planète au profit.

La fausse démocratie est le pendant de la fausse religion. Démesure, mise en scène, absolutisme, mensonges, violence. Rien de tout cela n'est compatible avec une société enrichie par l'opinion collective, ou un individu qui a besoin d'un référent spirituel. L'expression publique doit être réellement affranchie, la foi de chacun vraiment personnelle. C'est loin de ce qui ressort du chaos répandu dans les Balkans, l'Afghanistan et l'Irak par la clique de la Maison Blanche, et du carcan de colonialisme militaire, politique, économique et pétrolier dans lequel elle a emprisonné les peuples de ces régions.

De plus, ce simulacre de démocratie – étrange drapeau commun des faucons de

Washington et de nos humanistes de salon – est un non-sens historique. Les pays, ou les peuples, n'ont pas grandi de la même façon. Certains – qu'on dit pudiquement "en voie de développement" – ont cherché ou cherchent encore les barreaux de l'échelle de la civilisation et, il faut avoir le courage de le dire, ont dû ou doivent être fortement soutenus dans leur escalade. Qu'on le veuille ou non, ce sont les poignes solides, pas les vœux pieux, qui font faire le saut de l'archaïsme dans la modernité, ou qui réussissent l'unification des forces conditionnant l'essor d'une nation. Kemal Ataturk, Staline, Tito, Saddam Hussein, Hafez el Assad, Manathir, Mao, ont peut-être été des exemples de brutalité et de tyrannie ; il n'en reste pas moins qu'ils ont donné un coup de boutoir à l'émergence de leur Etat, ouvrant ainsi la voie à son perfectionnement ultérieur. A charge pour leurs successeurs de réussir ou de rater le passage cruel à l'âge adulte qu'ils ont entamé.

Réaliser cela, est-ce faire l'apologie des dictatures ? Bien sûr que non. C'est simplement constater que, dans certains cas, le corset d'une étape de transition oblige le corps, dans la douleur, à jeter des oripeaux dépassés pour pouvoir porter plus tard les vêtements plus légers d'un nouvel âge. Ataturk a ainsi bousculé la Turquie, Tito a unifié la Yougoslavie, Mao a fortifié la Chine, Saddam a actualisé l'Irak. Ils ont été des remèdes de cheval qu'aucune médecine douce n'aurait pu remplacer.

D'où la nécessité d'admettre une vérité qui peut scandaliser les idéalistes généreux : la démocratie occidentale ne s'applique pas immédiatement partout (encore moins quand elle est trompeuse comme celle de Bush) et, sous certaines latitudes, à certains moments et pour certaines populations, les droits de l'homme doivent parfois attendre qu'une dure expérience fasse prendre aux hommes la conscience de leurs droits.

Religion excessive, démocratie factice. Bush est passé maître dans l'art de singer. Il a assimilé la faculté mimétique de nos grands simiens. Mais comme l'original vaut toujours mieux que la copie, on a tendance à lui préférer les gorilles et les chimpanzés.

Au moins eux ne font pas peur à l'humanité.

**Louis DALMAS**

*Auteur de "La Pensée asphyxiée", Editions de l'Age d'homme.*